

Dilapidaire

Tazoa Trekeï

Numéro 1, printemps 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trekeï, T. (2003). Dilapidaire. *Contre-jour*, (1), 115–133.

Dilapidaire

Tazoa Trekeï
(traduit par Éric Méchoulan)

*

Ici commence le livre des pierres, du très savant Tazoa Trekeï.

Écoute, je voudrais te conter les merveilles que jettent à tous les vents du regard les pierres fabuleuses, toutes ces flammes bleues, ces minces rayons lumineux, le cristal comme de l'eau congelée en claires constructions, les topazes aux éclats plus doux qu'une cuisse de jeune garçon, les pierres broyées au venin de vipère, tout le sang enténébré qui glisse sous terre comme dans des veines dont le poulx bat à l'éternel rythme des dieux.

Je grave sur les stèles de la mémoire ces quelques brèves notations comme des amers pour le bateau qui s'en va. Ainsi ton désir de connaître les mystères de toutes les pierres, autant qu'ils semblent utiles au genre humain dans leur sagesse, n'aura pas essuyé de refus. Mais souviens-toi aussi que les cailloux en tas servent à lapider ceux qui outragent les immortels ou qui rompent les lois écrites et non-écrites des hommes assemblés. Que ton corps endurant se soumette donc au poids des mots, que ce qui est gravé dans la pierre demeure donc également gravé dans ta colère et ton désir, dans ta souffrance et ta peur, dans ton amour et ton espoir, et même, car telle est la volonté secrète des plus puissants que nous, les aïeux invisibles, que les traces en restent jusque dans ton oubli et l'amertume des temps.

Les pierres silencieuses nous attirent et nous envoûtent. Peut-être même est-ce d'être taillées dans le silence qui détermine leur influence sur nous et nos actions de prétentieux écervelés. Je tiens de l'homme à la verge d'or ce que je sais et que je te dévoile ici : trop de paroles est une maladie commune qui nous frappe, et j'en suis bien le témoignage vivant. Mais c'est que j'ai soigneusement ou involontairement, je ne sais, bouché mes oreilles, lorsqu'il a été fait mention de la pierre qui soigne les bavards.

De la noire terre provient toute la race des pierres : leur force est infinie et diverse, car leur mère leur a donné un cœur inaltérable, même moulu menu — et il est, en notre monde, plus de pierres que d'hommes. Les connaître, les respecter, les aimer fait d'un humain un quasi-dieu. Il remonte ainsi aux sources de l'achevé et du parfait.

On sait que l'Ouvrageur-du-Monde, au moment de former l'univers, prit l'arc du Même et l'arc de l'Autre, qui se croisaient comme un X dans l'alphabet des Immortels, les déplaça vertigineusement et en façonna un cercle impeccable par où désormais circulèrent tous les êtres ainsi créés du Semblable au Dissemblable vers l'Occident et de l'Autre au Même vers l'Orient.

Les pierres, faites de feu et de terre, naissent à l'instar des êtres de sang et d'os que nous sommes, mais plus proches que nous des Modèles inouïs du cosmos originel. Les êtres sujets à la naissance sont moins achevés que ceux qui ne naissent jamais — moins beaux que les solides, ceux qui changent et périssent. D'où les vertus divines qui demeurent encore dans ce qui demeure et reste presque inaltérable, à la manière des pierres de l'univers.

Je ne parle pas seulement des merveilleux cailloux qui jalonnent, de leurs signes impérieux, nos existences fragiles, mais aussi de ces grandes pierres qui chantent dans le ciel, selon le nombre du temps qui leur est alloué, et qui entraînent ouragans et nuages aux tempes grises, horizon de sanglant rubis et bleu topaze de l'été, même la craie du ciel d'hiver, comme si toutes ces pierres précieuses jetaient leurs feux dans le miroir éternel du cosmos.

Après cela, comment ne pas attacher les ronces de sa vie aux perfections lumineuses des fraîches pierres ? On se nourrit de plantes et de viandes, mais

on se tue de pierres. Les mots eux-mêmes gagnent à se vouloir lapidaires ainsi que de brefs jets de cailloux tranchant les esprits comme des chairs besogneuses.

Je peux faire d'un sol anodin et sans équivoque une tempête ruineuse pour qui s'y risque. Je peux faire d'un sable lisse et imberbe une inextricable forêt aux arbres millénaires. Je peux faire d'un mont audacieux les petits cailloux blancs qui servent aux égarés à retrouver leur route. Me crois-tu ?

Si tu cherches dans le secret de ton cœur de quoi ourdir ton manque de foi et si tu te purlèches du mépris dont tu vas assaisonner les plats précieux que je compte t'offrir, alors je ne donne pas cher de ton avenir sous le vaste œil du Fils du Temps.

Mais voici qu'à l'opposé du couchant, à travers l'éther splendide, l'attelage des étoiles conduit la nuit vers nous et que le soleil, hors d'haleine, va rechercher son souffle de l'autre côté de la terre. Il est temps, pour moi, de te laisser avec mes pierres.

La craie sans colère est aussi dite « pierre d'oubli », car ce qu'elle trace sur les rochers, sur les maisons, sur les feuillets d'ardoises fragiles, tu n'as plus à t'en souvenir. Elle est aussi « pierre de lait ». Quand tu l'écrases, son liquide blanchâtre disséminé sur le sol écarte les temps inquiets et suspend les hommes comme des enfants au sein de leur mère. La craie aime à jeter son cri amer, ainsi qu'un jeune garçon dont tu fouilles, avec le genou, le creux des omoplates, au cours d'un de tes multiples combats amoureux. Mais il te faut y prendre garde : à l'instar du papillon que tu attrapes et qui laisse sur ta peau un léger duvet vaporeux avant de s'échapper, la craie abandonne au bout de tes doigts les traces de votre commune jouissance avant de t'oublier.

* * *

La sidérite est noire et ronde. Si tu la broies pesamment et la mélanges à un peu d'eau, elle prend une couleur safran. Les sages qui la portent font route dans la solitude, sans vexations des bêtes sauvages que sont certains hommes pour d'autres. Ils traversent la solitude comme s'il s'agissait d'un pays ami, aux maisons accueillantes et aux puissants bienveillants. La sidérite, ou encore pierre orite, fait vomir les miroirs de leurs néfastes reflets. Connais-tu mieux, cher Polybe, pour qui cherche dans ses propres yeux ce qu'il serait s'il n'était pas lui ? On raconte aussi que Mélanippe, dont le divin Homère chante les « cheveux pareils à ceux des Grâces et ses boucles enserrées dans l'or et l'argent », aurait guéri le malheureux Philoctète, son éromène, grâce à la pierre orite, la pierre de la montagne aux reptiles voluptueux.

* * *

La pierre jaspe en de multiples lieux naît et de multiples couleurs se teint. Mais à chaque fois pour atteindre à une limpidité inconnue et sauvage. Elle suscite des voix barbues, échevelées, si on ne la porte pas d'abord sous une première pluie. La jaspe est une pierre canine qui ressemble parfois à certaines fleurs fanées dont on mesure en transparence le velouté exsangue de la couleur. Qui la regarde ainsi vêtue de givre dur reconnaît la route illimitée de l'hiver qui court toujours derrière notre demeure.

* * *

Les pierres capnites sont semblables au cristal, mais beaucoup en différent. Certaines sont des nuages qui se lèvent dans un ciel d'aurore comme de mauvais présages. D'autres sont une lune pâle au teint poudré qui sourit à un ciel qui la nie. D'autres encore de jeunes garçons à la peau marbrée et aux yeux sans souvenirs. Il est difficile une fois qu'on y a baigné son regard de ne pas en être captivé quels qu'en soient les paysages qui y babillent.

* * *

Quand tu regardes la pierre arnostéatite, tu crois voir, sous le couteau de l'homme qui défait les chairs, surgir la graisse blanche, par endroits presque mauve, de l'agneau couleur d'agneau. C'est une pierre de vengeance : elle apaise la colère puisqu'on s'en sert pour se venger. De la main gauche, cette main funeste qui est l'ombre asymétrique de la main droite, on en lapide à loisir femme ou homme, vieillard ou jeune fille, dont le mépris et le dédain a touché nous ou quelqu'un des nôtres — c'est meilleur qu'une injure, quoi qu'en dise l'érudit Caius Suetonius Tranquillus. Ainsi les justes liens sont rétablis et la mesure des êtres de nouveau trouvée. Il est parfois difficile de la différencier de la pierre aegophthalmos, plus grande qu'un œil de chèvre, avec à l'intérieur une tache oblongue, comme de l'albumine solidifiée. Or celle-ci s'avère aussi peu utile qu'un regard de cadavre qui traque l'horizon.

* * *

Que je te parle maintenant d'une de mes préférées, la pierre chélidoine. D'un côté, elle est violette, comme si les fleurs avaient déteint sur elle. De l'autre, elle est d'une pâleur de jeune fille. Elle est dense, pourtant légère. Quand on passe son ongle sur son dos aiguisé, elle crisse doucement comme une cigale dans son arbre à midi. Mais sur son ventre à la clarté aveugle elle chante de la même voix que les feuilles flétries sur lesquelles on marche l'automne venu. D'un côté à l'autre, le chant de la cigale ignore la proche mort des feuilles qui l'abritent.

* * *

La pierre sarde apparaît tantôt lisse, d'une couleur d'hirondelle, tantôt tachetée comme un de ces animaux à fourrure qui vivent dans les montagnes du nord. Elle est en forme de grappe et contient parfois, quoique très rarement, des sortes d'étoiles ébouriffées comme des cheveux d'homme en colère. Si tu en trouves une de la sorte, je t'en prie, enveloppe-là de fils multicolores et jette-là au fond du puits de ton ennemi. Vous trouverez alors le terrain du bon voisinage.

* * *

On trouve dans le ventre de certains coqs une pierre, comme une petite fève à l'allure d'eau limpide, qu'on nomme alectoire. Quiconque la lave et la frotte n'en peut éliminer l'odeur poivrée de marais qu'elle traîne avec elle. Il arrive cependant que les matins où les nuages sont bas et que les libellules courent en tous sens dans les roseaux, on puisse jeter loin au-dessus de nos têtes cette petite fève de pierre et qu'elle ne redescende pas. Mais c'est très rare.

* * *

La pierre pantarbe, selon les paroles d'un sage qui valent plus de joie que l'or même qui gouverne l'ensemble des hommes, est vivante, ou d'une forme de vie à tout le moins qui nous est étrangère, puisqu'elle fait gonfler la terre où elle croît, s'enfuit si on la cherche et attire les autres pierres par son souffle secret. Moi qui pourtant en sais long et qui ne dis pas tout, j'avoue n'avoir jamais pu m'en approcher.

* * *

Comment ne pas voir dans la pierre polyzone un petit temple avec ses bandes noires et ses bandes blanches comme des séries de sourcils arqués ? Parfois, au centre, des couleurs (le brun, le rouge, l'orange) forment de petits

caractères qui disent la fragilité du destin des hommes et la vulnérabilité de la justice. Elle est utile contre les flux de sang et les mauvais amis, si on la porte à l'heure où le soleil oblique vient fouiller nos maisons.

* * *

La pierre diphyes, je ne l'aime pas. Elle est, pour moi, semblable à un lézard nauséabond, plein de protubérances difformes, toute tachetée d'ombre. Elle pousse dans la Mer Rouge. Certains disent qu'elle calme et pacifie. Ce sont des gens sans cervelle ni savoir. D'autres disent qu'elle contribue à l'amour éternel entre mari et femme : je crains qu'ils n'aient raison. Quand vous en trouvez et que vous la frappez violemment contre une roche très dure, elle se casse en deux, toujours en deux. C'est une pierre qui ne sait pas compter.

* * *

Grosse, forte, parsemée de zigs-zags verdâtres comme des algues, pourpre et brune pour le reste : la pierre chélonite, on dirait une tortue marine. On la trouve souvent au milieu des orties. Il est possible de tailler en elle de fins bambous de pierre dont on trempe le bout effilé dans du cobalt écrasé afin de dessiner sur des tissus de lin les parfums de la nuit et des jeunes garçons.

* * *

Si tu vois des glands de palmier curieusement rosés, tu as découvert cette rareté, une pierre phénicite. Écarte-t-en bien vite, car elle attire la tristesse, tant elle est rose et d'un si bel ovale et tendre sous les doigts et sucrée sur la langue. À moins que tu ne cherches à tisser dans la tunique de lin de la nuit ton propre costume de détresse et que tu ne veuilles l'orner de ces petits boutons de rose tristesse.

* * *

Bien connue est la pierre panchrous. Elle a toutes les couleurs, pourpre, rouge, noire, pâle, rose et beige. Il est bon de la voir le matin, sur le sentier de

l'Est, au moment où la rosée s'en envole. Elle ressemble à ces os consacrés que certaines peuplades des montagnes colorient de pigments magiques. Mais comme si elle était, elle aussi, ensorcelée par des serments aux plus Vieux que nous, aux grands Maîtres des Voix, il est bien difficile de l'arracher au sol qui l'a vu naître.

* * *

La pierre de béryl, c'est une grande pierre. Deux hommes en font le tour de leur bras réunis. Tantôt elle prend la forme d'une corneille au bec pointu, tantôt d'une langouste rouge — pourtant elle est couleur de foie malade, couleur d'huile quand on a pressé pour la première fois les olives. Si vous vous couchez sur elle, accompagné d'une jarre de vin, même pleine de moucherons, vous aurez le bénéfice d'une ivresse de rêve sans lendemain sournois.

* * *

De tout ce qui nous entoure, les pierres sont les plus réticentes à se mouvoir — et, d'entre elles, on dirait que l'onyx est celle qui aime le mieux le repos. Elle est blanche et translucide, bordée de miel, avec parfois des veines à peine visibles d'un blanc bleuté. Peut-être en va-t-il de la sorte parce que la tradition voit dans l'onyx la première femme grosse d'un enfant et changée vainement par les dieux en pierre mélancolique.

* * *

La pierre perse est brune, d'une rudesse de métal et d'une solidité impie. Elle rend épileptiques ceux qui la manipulent indûment, mais jetée dans un foyer brûlant, elle écarte à la ronde vipères, couleuvres et autres reptiles. Pour te venger, tu la broies sous la meule de l'apothicaire, tu laves d'eau la gemme et tu la donnes à qui t'a fait du tort, qu'il s'en lave le visage et il sera aveugle, qu'il en boive et il vomira ses poumons, qu'il en poudre ses mains et il s'attirera la lèpre. Que voudrait-on de mieux ?

* * *

Arrondie, raboteuse et brune, ton grain est aussi compact qu'un chagrin d'enfant. À l'entour et sur tous les côtés, gravées à la surface, des fibres à des rides pareilles te couvrent en tous sens, comme si tu avais vieilli plus vite que quiconque. Et pourtant tu es un attribut du dieu aux longs cheveux, pierre de vipère au puissant magnétisme. Certains mortels t'appellent échidnéite, hémalithe, ou encore phallite. Tes noms n'y font rien, nombreux sont ceux qui te cherchent sous l'encre des noirs nuages, sous les perles bondissantes de la pluie, sous l'orage qui sort ses griffes et guette comme un vautour sa proie rituelle — tu es pierre d'amour les soirs de désespoir ou pierre de désespoir les soirs d'amour, moi-même je ne sais plus bien.

* * *

La pierre ophitite, marbre veiné de noir, de cendré et de blanc, serpente sous la terre dans l'indifférence de tous — pourtant elle habite souvent des terrains proches de ceux où l'on trouve les pierres aux cheveux d'or : valeureuses créatures, je te l'affirme, tantôt cristal blanc gainé de filons dorés, tantôt chrysolithe soigneusement peigné d'éclats étincelants. Aux côtés donc de ces ophitites maigres comme des ermites qui ont trop jeûné, tu chercheras ces fleurs minérales que les abeilles ignorent. Car les immortels qui savent ont voulu qu'au voisinage du respect existent aussi les liens d'or de la justice.

* * *

La pierre lygure est de l'urine de lynx fossile : le temps-sans-mémoire qui mêle tout lui a donné l'aspect d'un caillou plat, laiteux et sec. Elle ne génère ni trouble ni bienfait pour celui qui la porte. Mais aux moments d'ennui, si vous attendez vous ne savez trop quoi près d'un lac ou d'une rivière à l'eau tranquille, vous pouvez toujours vous en servir pour faire des ricochets.

* * *

À la différence des humains, les pierres sont tout visage. Certaines ne cachent rien de différent sous leur peau lisse ou granuleuse : on les ouvre et elles révèlent à nouveau les mêmes facettes d'un identique visage. D'autres, au contraire, sont plus proches de nous et gardent dans le secret opaque de leurs corps des mouvements étranges, parfois filets d'or qui voyagent dans l'arguite, parfois pétales pourpres fleurissant dans l'émeraude ou dans la pierre au quadruple orient, d'autres fois des traces cendrées de sacrifices anciens dans les oratites, ou du sang de quelque vengeance induite dans les agates. Sans parler de la pierre dite corsite qui ressemble à une tête humaine et qui s'avère souveraine, broyée avec de l'ail, pour soulager les morsures de scorpion et dont on ne sait jamais ce qu'elle pense — ou encore de la pierre aétite, qui est de la couleur de la pierre ponce, mais moins rugueuse, et qui contient, en elle, une autre pierre, ce pour quoi on la nomme « pierre de grossesse ».

* * *

Ose adoucir le cœur des aïeux invisibles en usant des services de la pierre de Magnésie. On connaît le diamant plus dur que le fer, mais elle est encore plus puissante que le diamant, la pierre qui sait attirer à elle, par un pouvoir magique, tout le fer froid de la terre. Elle n'a pourtant rien pour attirer l'attention, comme si le grand Ouvrier-du-Monde en avait sagement dissimulé la puissance sous une allure connue seulement des plus sages. Au moment où la lune descend sur nos remparts, c'est alors qu'elle est à la plus grande flexion de sa puissance. Maris et femmes en profitent pour accroître les harmonies du mariage, et les voleurs, sur du bitume enflammé au centre de la salle à manger, en hachent des morceaux qui transportent les esprits et les yeux de ceux qui y dorment, jusqu'à ce qu'ils s'en enfuient, chassés par les cauchemars révoltés qui les prennent. Méfie-toi d'eux et des poètes qui savent frotter leurs paroles nombreuses de pierre de Magnésie afin que les âmes des spectateurs leur soient acquises et dévouées.

* * *

La pierre de Médée, presque vitreuse, est blanche et longue comme un doigt gelé. Elle aime s'envelopper de mousse verte ou se faire bercer par de fraîches fougères. Elle a souvent coulé d'une faille profonde dans les rochers de Calcédoine comme si, dans les temps d'avant même la mémoire des dieux, le vent généré par les pierres errantes du ciel était venu se réjouir entre les cuisses des montagnes, faisant gémir les blocs déchirés, tordant de soupirs le flanc des falaises, et provoquant finalement, de l'os chantant du vent et de la faille ouverte des monts, cet essaimage de petites pierres erratiques, qui servirent, dit-on, à la sorcière Médée, l'épouse de sable, pour empoisonner ses propres enfants, issus d'un mariage qu'elle maudissait trop tard — comme tous les mariages.

* * *

La pierre obsidienne, taillée dans le vif du soleil par le Temps lui-même, sert pour tous les sacrifices que l'on fait au jour naissant. Même quand siffle le vent de l'aube et que le soleil semble un homme au cœur blessé, au creux de la noire obsidienne reviennent les lignes droites de la lumière comme des animaux apprivoisés et les courbes des voyages comme les tresses d'une jeune fille aux longs cheveux topaze. C'est au pied des volcans brumeux, sous les vapeurs figées du velouté des laves, que la petite huppe de l'obsidienne, comme du verre vomi, surgit.

* * *

Si tu cherches des pierres où la lumière se disloque et se recompose comme sous une paupière tirée que l'on caresse doucement, alors tu dois partir en quête de la pierre opale aux multiples irisations. Elle est de couleur variable, mais la plus seyante de toutes attire les regards des hommes mûrs, au point qu'on a aussi nommé cette variété d'opale digne d'une peau de jeune garçon, la pierre païderos. C'est une source à laquelle ne cessent de s'abreuver nos yeux lorsque le rêve des corps est rompu et que le frileux hiver s'en est venu.

* * *

Si l'on veut s'accouder à des fragments de solitude, on peut prendre les topazes d'une eau aussi transparente que les rivières de montagne dans lesquelles se reflètent les pins au parfum de résine et plus bas les saules jaunes, puis s'en faire un écran par où augmente la minceur du jour et le poids des années.

* * *

La pierre lépidote paraît celle dont l'armure rocailleuse des crocodiles est faite : tout un suaire d'écailles où viennent mourir tant de corps furieux. On ne saurait trop respecter ces animaux encore habillés des pierreries anciennes, même s'ils tournent obstinément le dos au court printemps du monde, recherchant la vie simple, au ras des fleurs, des rochers et des fleuves. On peut s'en inspirer pour la palette pâle des couleurs de nos mots, mais il nous manquera toujours le vent bleu du combat et l'avenir taciturne.

* * *

La pierre de corail est la plus sociable de toutes. Elle vit en colonie, perchée sur des rochers sous-marins comme des perruches sur les peupliers voisins. On la croit parfois plante marine pétrifiée par des maléfices divins, parfois même animal végétant aux lèvres de la mer après avoir croisé le regard de Méduse. Peu importe si ses dentelles fiévreuses et bourdonnantes sont comme un corps criblé par la savante peur, aimes-en le rouge sacrifice, le rose de la peau, les veines bleues et vertes fatiguées de la guerre, même la blancheur des blés couchés sous la vague de sel du soleil.

* * *

Aussi variées que les fables d'enfance, ces fables qui demeurent à jamais étrangères à celui qui a grandi, sont les pierres achates. Les achates souvent sont bleu sombre, bordées de blanc, ou bien richement noires et

ponctuellement citronnées, comme l'enfance même de la mélancolie. Car la mélancolie, qui touche tant les savants, n'est pas regret du temps passé, mais imagination désolée de ce qui n'arrivera pas, le Temps lui-même, ce fauve rêveur.

* * *

Dans l'orage des mots ou les vertus des pierres, le chasseur guette l'éclair de la vérité qui embaume l'air de son parfum de silex. Pourtant on dit aussi que, faux et bavard, le silex farceur nous enjôle de ses petits feux et laisse toute vraie magie agir dans le dos de Prométhée. Pourquoi faire ces lumières dans la nuit s'il faut en priver les rêves qui l'habitent ? Car il faut deux rivages à tout voyage et, si l'un, pour nous attirer, jette des flammes et parfume les pierres, l'autre, auquel on revient, doit être la nuit dans les bras de laquelle on se jette sans peine.

* * *

Le saphir à l'azur sombre d'après-midi apparaît comme un fragment du bleu du ciel. Le bleu du ciel, il n'appartient qu'aux Immortels. La pierre de saphir en est le rire déployé sur la terre des humains, disent certains, et d'autres, les vertèbres éparpillées, frappant l'obscur des corps d'un signe invisible.

* * *

Les rubis à tête de cerise garnissent les seuils efflanqués de certaines vallées de l'Est. Même pour le sang que nomme le rubis, cet instrument de mort est instrument nuptial. Les pierres que l'on pourrait croire grégaires en haïssent la fausse conjugalité ; les rubis, par excellence, en rejettent jusqu'à l'ongle et cherchent sous le transparent émail le sang qui irrigue et conserve.

* * *

Le pyrite au visage brûlé et marqué d'une petite vérole argentée brille bien dans la main. Loin des pierres baillonnées par trop de terre, d'eau ou d'indifférence, il jette de faciles lumières au bout de ses piquants de hérisson clair. Modeste, presque frileux sur la peau des mortels, il signe l'infinie fabrique de nos mondes. Car l'Ouvrageur-du-Monde a formé l'univers à sa ressemblance — or, dans ses pouvoirs figure l'infini : comment, dès lors, et malgré maints philosophes et prophètes, vouloir limiter le désir infini du Grand-Ouvrier ? Pourquoi se serait-il arrêté à ne creuser que notre petit monde : quelle présomption de notre part. Ce sont donc des mondes infinis et une infinité de mondes qu'il a créés — mais tous à sa ressemblance, et, donc, tous se réfléchissant les uns les autres ; ce qui alloue à chacun le sentiment d'être seul face à soi dans le miroir des pierres et unique à jamais. Si l'on mesure notre destin infini à l'aune de ces mondes, là seulement peuvent avoir lieu à la fois la révolte et l'abandon comme deux tailles d'un même cristal.

* * *

Dans la torpeur tenace de la chalcédoine surgit parfois une raie aux ailes déployées comme un rêve éveillé. On dit que le don de prophétie flotte ainsi dans ces pierres communes et qu'il suffit de les tenir face à soi, à l'instar de miroirs, pour que le songe d'un futur amovible s'installe sous nos yeux comme un invité inattendu, auquel il faut accorder l'hospitalité. À l'inverse, comme il est des cadavres dont on coud les lèvres pour que leur âme ne s'échappe pas en gémissant, certaines chalcédoines semblent tenues par le fil étroit de l'oubli.

* * *

De même que la craie écrit blanc sur sombre, la pierre de Jayet, légère, poreuse, lamellaire et noire, dessine sombre sur blanc. Elle excelle aux silhouettes d'amants découpées sur les murs de chaux, qui demeurent ainsi dans les chambres encore humides des soupirs entrelacés, comme demeurent ces rêves de pierre que je fais sur le papier de craie lunaire, avant qu'ils ne s'effacent.

Note du traducteur

Nous sommes tous de mauvais élèves des Anciens. J'en donne ici une preuve supplémentaire en ramenant au jour des savoirs, c'est-à-dire aussi des rêves, antiques. Mais c'est qu'au moins l'élan donné par ces rêves n'est pas usurpé : « La pierre épanouie attribue l'essor à la main amoureuse qui a cessé de pendre », comme le dit René Char.

*Tazoa Trekeï, l'auteur de ce lapidaire, dont on n'a que des fragments, est inconnu. Il est probable d'ailleurs, qu'à l'instar de nombreux lapidaires hellénistiques et romains, ce soit un pseudonyme dont on ignore qui il peut cacher¹. D'après ses références (une allusion à un texte perdu de Suétone, le *Traité des injures*, et un appel aux *Meditationes de secunda philosophia* de Polybe le Cosmopolite), il doit avoir vécu après le I^{er} siècle. Par ailleurs, Flavius Philostrate semble bien reprendre ses notations sur la pierre pantarbe (à moins qu'il ne les emprunte au fameux traité de Xénocrate d'Éphèse dans un passage qui nous manque), or sa *Vie d'Apollonios* est écrite après 217. Tazoa Trekeï aurait donc vécu au II^e siècle après J. C. sur les bords de la Méditerranée, sans doute orientale, d'après le catalogue de ses pierres. Cependant, cette composition qui apparaît dans sa version originale en grec, pour la première fois, à la suite d'un traité latin sur les minéraux de Johannes Hauser, en 1551, pourrait aussi bien être de l'invention de cet obscur savant, dont rien d'autre ne nous est parvenu, sinon un manuscrit assez banal sur les arts de mémoire. Même si cette dernière hypothèse était vraisemblable, Hauser aurait néanmoins écrit ce traité à partir de manuscrits antiques ou médiévaux, tant certaines de ses descriptions s'avèrent proche des lapidaires grecs et latins que nous connaissons par ailleurs².*

*L'âge de la sympathie et des correspondances que fut la Renaissance ne pouvait pas ne pas se reconnaître un peu dans cette histoire naturelle fantastique, dont un des textes qui eut le plus d'influence fut justement le *Traité des sympathies* de Bolos de Mendès (démocritéen attardé du I^{er} siècle avant J. C.), qui comprend un long chapitre sur les propriétés sympathiques et antipathiques des pierres.*

Les informations biographiques que nous possédons sur Johannes Hauser sont brèves : né à Lübeck en 1501, d'une famille aisée de commerçants, alors que cette cité est encore dans son plein essor économique, il fait des études en Italie et s'y installe. Il est un des élèves de Démétrios Moschos, originaire de Corfou et enseignant à Ferrare puis à Mantoue. Ce savant est également un poète reconnu pour ses épigrammes et ses élégies, et l'on sait qu'il a rédigé un ouvrage intitulé Lithica à l'intention de Pic de la Mirandole qui fut, lui aussi, son disciple. C'est par là que la dimension orientale du traité peut avoir été reprise par Johannes Hauser. Après la mort de Moschos, il est, en 1526, secrétaire du provveditore aux remparts de Florence (un certain Nicolas Machiavel) ; puis fait partie de la suite de Baldassar Castiglione, l'auteur du Il libro del cortigiano, quand celui-ci part pour Tolède où il meurt en 1529. Johannes Hauser a dû ensuite revenir en Italie, puisqu'on le retrouve, en 1544, éditeur du Trattato della imitazione de Giulio Camillo dont il a été proche (au point que son propre Traité sur les arts de mémoire emprunte manifestement beaucoup au Théâtre de mémoire de Camillo). On perd définitivement sa trace en 1555 à Strasbourg où il se serait converti au protestantisme.

Si jamais Hauser a en partie écrit ce traité antique, il est, cependant, étrange que ce savant eût osé faire de claires allusions homosexuelles dans un moment où la sodomie apparaissait comme un péché du diable soumis aux foudres de l'Inquisition. À moins qu'il ait pensé inventer ce court traité uniquement pour glisser sous les vertus de l'antique et l'agrément des dieux païens quelques souvenirs qui lui tenaient particulièrement à cœur. Néanmoins ces allusions témoignent plutôt en faveur de l'antiquité du texte.

Quant à ce qui est des vertus magiques des minéraux, dont on pourrait aussi s'étonner de leur présence dans un âge chrétien, cela ne semblait pas en fait gêner beaucoup les Pères de l'Église et les théologiens médiévaux. Prenant appui sur les paroles de la Genèse (Gen. 2, 12) et surtout de l'Exode (Ex., 28, 9-12) et de l'Apocalypse (Apo., 4, 3 et 21, 18-20), depuis saint Epiphanius, évêque de Constantia au I^{er} siècle de notre ère et surtout Marbode au XI^e siècle (dont le traité empruntant largement aux écrivains païens fut un best-seller de l'époque, traduit en de multiples langues et conservant son autorité jusqu'à la fin du XVI^e siècle), il est devenu courant de fournir des versions allégoriques des pierres précieuses mentionnées par la Bible auxquelles on joint sans guère hésiter les interprétations magiques héritées en particulier du Lapidaire orphique et des Oracles chaldaïques. Au XIV^e siècle,

dans Le rommans des pierres attribué à Jean de Mandeville (« rommans » désigne simplement l'usage de la langue vulgaire plutôt que du latin), on trouve même la prière (quasi magique) que le prêtre doit dire devant les pierres déposées sur l'autel afin d'en recharger les vertus propres que le péché des hommes aurait corrompues³.

Que Johannes Hauser ait donc pu imiter ou réécrire en partie ce traité faussement antique, ou qu'il ait rigoureusement édité un manuscrit ancien découvert en Italie ou en Espagne (grâce peut-être à un manuscrit diffusé par un érudit arabe comme Ibn al-Baitar, at-Tamimi, ou am-Mubarak qui ont abondamment traité des minéraux), il n'en demeure pas moins qu'il nous a transmis ainsi des pages sur la beauté des pierres qui ne sont pas dépourvues, pour notre regard moderne, d'une poésie inattendue.

Le titre n'est évidemment ni de Tazoa Trekeï, ni de Johannes Hauser, dont manque, en fait, la page de titre, sur l'unique exemplaire qui en est conservé dans une collection privée. Il vient d'un poète lettriste alsacien du nom de Guillaume Steiner qui, tournant autour de son nom comme un jeune homme timide, l'a publié, avec sa propre traduction et à ses frais, chez P. Schlemil en 1951, quatre cents ans exactement après Hauser⁴. La traduction en est assez délirante pour que j'en propose une toute différente (dont on excusera le caractère parfois très littéral), mais le titre suffisamment perspicace pour que je décide de le conserver : les pierres sont, en effet, les seuls êtres à purement dégénérer et se dilapider. Il est ainsi des anachronismes et de mauvais jeux de mots plus révélateurs que des plongées uniformes et sérieuses dans l'homogénéité d'un temps.

Quant au monde découvert par ces pages, il peut nous sembler totalement étranger. Les vertus médicinales, voire magiques, des pierres nous touchent infiniment moins aujourd'hui que celles des plantes. On peut y voir un effet de la fascination moderne pour les organismes. Les plantes, à l'instar des hommes, sont des organismes qui se génèrent et se reproduisent. Au contraire, les pierres ne peuvent que dégénérer jusqu'à s'abolir en sable, en poussière, en néant. Comment ce qui ne se reproduit pas pourrait-il aider notre santé, sans parler de notre salut ?

Les Anciens pensaient pourtant que les pierres, étales ou dressées, granuleuses ou feuilletées, creusées ou amollies par l'eau, observaient un silence plus profond, plus serein que celui de tous les organismes vivants — donc recelaient un secret

plus profond que tout savoir vivant. Les pierres, depuis si longtemps, avaient servi au passage des morts et au souvenir des hommes, qu'elles ne pouvaient se réduire à l'inertie cadavérique qu'elles supposaient. La pierre était témoignage, par-delà les petites vies humaines, car elle durait plus longtemps que le plus âgé des animaux de la terre et, cependant, sans le pouvoir de se reproduire dans la lenteur immémoriale de l'espèce, la pierre ne contenait que sa très lente mort : une pierre était le parangon de ce que les nominalistes nommaient, à la fin du Moyen Âge, un « individu ». Le refroidissement qui l'avait figée était déjà le signe de sa disparition.

C'est peut-être cette ambiguïté fondamentale qui a séduit les Anciens et les a convaincus que les pierres représentaient les véritables messagers des dieux. Mais des médiateurs abandonnés, des intermédiaires faits tout entiers d'abandon : un abandon qui faisait don de sa passivité, de sa joie à subir, de son appétit à pâtir. Qu'on la dépose aux pieds des morts, qu'on la taille pour la beauté de ses lumières ou qu'on la broie pour la conservation des vivants, la pierre reste offerte. Mais elle offre, en même temps, sa résistance, sa durée. Elle périt à coup sûr, elle n'est que péremption dès sa naissance, toute pierre se dilapide, mais cette perte prend du temps .

Les vivants luttent toujours si fort contre le temps — voici des êtres de notre monde qui nous apprennent que l'abandon au temps est le plus sûr moyen d'y résister.

*6 - 9 février 1997 ; 19 avril 1999 ;
15 et 30 août 2002.*

¹ Le nom est très inhabituel et semble dénoter soit une interpolation d'un copiste, mauvais connaisseur du grec ou peu soigneux des traités à copier sur son pupitre, qui aurait mélangé un traité de grammaire et ce lapidaire (dans la mesure où la phrase « *ta zoa trekheî* » — les animaux courent — est un exemple classique pour l'emploi du sujet au pluriel neutre qui entraîne un accord du verbe à la troisième personne du singulier plutôt qu'à la troisième personne du pluriel), soit un code secret de reconnaissance qui aurait pu avoir cours entre les savants magiciens de l'époque et dont nous n'avons plus d'autres traces. J'examine plus loin deux autres possibilités.

² Une édition critique pourrait en relever les reprises et les divergences (typiques d'ailleurs de ces traités qui passent leur temps à se piller et s'imiter les uns les autres), mais il n'est question ici que d'en donner

une traduction aussi proche de l'original que possible. On peut rapidement renvoyer le lecteur intéressé aux éditions suivantes : Les lapidaires grecs, éds. R. Halleux et J. Schamp, Paris, Les Belles Lettres, 1985 ; Les lapidaires français du Moyen Âge, éd. Léopold Pannier, Genève, Slatkine reprints (éd. de Paris, 1882). Si Hauser a inventé ce traité antique, on comprendrait alors ce pseudonyme sous forme d'exemple grammatical : il signalerait ainsi aux érudits de son temps le caractère apocryphe (et plutôt blagueur) de l'affaire.

³ Voir Le lapidaire du XIV^e siècle. Description des pierres précieuses et de leurs vertus magiques, d'après le traité du chevalier Jean de Mandeville, éd. I. del Sotro, Vienne, Imprimerie impériale et royale de la Cour et de l'État, 1862, p. 127-128.

⁴ On ne peut, bien entendu, totalement écarter — même si je le signale seulement pour couvrir toutes les hypothèses, y compris les moins vraisemblables — la possibilité que ce jeune poète, qui s'est suicidé en 1956 après avoir rompu avec l'Internationale Lettriste (ou après avoir été exclu par son nouveau grand animateur, Guy Debord) et écrit, en alsacien, toute une série de « Lettres illisibles » à son éditeur, ait purement et simplement composé en grec ancien un traité qu'il aurait ensuite retraduit en français ou bien traduit en grec ses propres écritures inspirées des lapidaires antiques et de poésies orientales dont il était semble-t-il friand (puisqu'il aurait adapté certains poèmes à chanter de la dynastie des T'sing en hendécasyllabes à rime léonine). Si c'était le cas, on comprendrait le pseudonyme comme un canular monté à partir de celui dont les lettristes, avec à leur tête Isidore Isou, ont « squatté » une représentation théâtrale le 8 janvier 1946 afin de présenter leur propre système poétique : Tazoa Trekeï serait le double trafiqué de Tzara Tristan. On peut ainsi évoquer une « Épître à Tristan Tzara » de Maurice Lemaître (avec qui Guillaume Steiner a fondé le Front de la jeunesse) qui commence par ce vers célèbre : « étli, tzara, jofüé, lochigran télabile ». Mais tout ceci est pure spéculation. Dans la mesure où le texte grec n'est accessible que dans cette version et que la seule copie du traité imprimé de Johannes Hauser a été vendue à la mort de Guillaume Steiner et se trouve actuellement dans une collection privée inconnue, il est pour le moment impossible de trancher définitivement la question.